

mes de laine, solides mais peu brillants, plus durables qu'élégants, et elles se coiffent encore du bonnet de linge savamment tuyauté, plus remarquable par sa blancheur immaculée que par la richesse de ses ornements. Tout au plus si dans les grandes fêtes carillonnées on y ajoute un ou deux nœuds de ruban. O admirable simplicité rustique !! Et comme sous ton règne aimable, cette famille paraît à l'aise et respire le contentement.

Cultures payantes

Sous ce titre, M. James Wilson, dans le *Homestead* de l'Iowa, dit en substance, que l'encombrement graduel de toutes les branches de l'industrie agricole et la concurrence plus serrée qui en est la conséquence amènera bien vite le temps où on ne trouvera de profit qu'à produire les meilleures qualités dans chaque ligne.

Les chevaux de trait léger ne paient pas ;

Les vaches à 150 lbs de beurre en moyenne ne paient pas ;

Les bœufs vendus à 3½ cents la lbs ne paient pas ;

Les moutons élevés seulement pour la laine ne paient pas ;

Les pores mal engraisés ne paient pas ;

Vingt-cinq minots de blé d'inde à l'acre ne paient pas ;

Plus de deux acres de pâture pour une vache ne paient pas ;

Et pourtant combien de fermiers n'obtiennent pas de meilleures résultats ?

Mais il y a des fermiers qui élèvent des chevaux de 1600 lbs et les vendent \$200 ; des fermiers qui obtiennent d'une vache 400 lbs de beurre ; des fermiers qui vendent des bœufs de 30 mois pesant 1400 lbs ; d'autres qui mettent des agneaux de 6 mois à 100 lbs et les vendent 6 cents ; quelques-uns nourrissent une vache tout l'été sur un acre de pâture ; d'autres obtiennent 80 minots de blé d'inde à l'acre.

Les premiers sont malheureux les seconds prospèrent.

Ce que les uns font, tout le monde peut le faire. Mais atteindre le sommet de la production demande des études. L'éleveur de chevaux doit savoir quel genre de chevaux convient à son marché ; le laitier doit savoir choisir et nourrir les vaches à lait ; l'engraisseur doit écarter les taureaux de rien, s'il veut parvenir aux gros poids et aux gros prix. Seuls les nourrisseurs habiles évitent les maladies chez les pores. Seul le cultivateur qui a une prairie ou un pâturage à labourer obtiendra une grosse récolte de blé d'inde sur une vieille terre. Seuls les moutons de race de boucherie donneront des agneaux de 100 lbs.

Aucun homme n'atteindra le sommet dans aucune branche d'agriculture, à moins d'être aussi au fait de sa besogne que le sont de la leur les hommes que l'on choisit pour en faire des magistrats de la cour suprême.

Les fautes dans la production du lait.—(Suite)

Chaque cultivateur doit élever lui-même ses vaches. Au commencement d'une exploitation, il faut se pourvoir d'animaux, mais comme les moyens sont alors ordinaire-

ment restreints, on se contente de bestiaux communs. Le cultivateur intelligent et sage prendra ses précautions dans les achats qu'il lui faudra faire. La race canadienne de vaches laitière est excellente surtout sous le rapport de la richesse de son lait ; mais tous les sujets de cette race ne sont pas également recommandables ; la misère, le défaut de nourriture suffisante, le manque de soin dans le choix des reproducteurs en a détérioré un grand nombre, il est donc absolument nécessaire de choisir soigneusement les bêtes dont on voudra former son troupeau.

Dans ce choix, il faudra s'aider d'informations prises à bonne source, s'enquérir de la provenance de chacun des sujets, des qualités de leurs ancêtres, et se guider moins par leur prix que par leurs qualités.

Plus tard, si l'on s'aperçoit que la sélection, ou le choix des meilleurs reproducteurs pris dans la race du pays ne produit pas d'une manière satisfaisante l'amélioration désirée, on pourra se pourvoir d'un bon reproducteur de race étrangère. Le choix de celui-ci demande un peu de science et beaucoup de réflexion. Parmi les races étrangères qui ont des représentants en ce pays, nous voyons les Ayrshires excellents pour la production du lait, les Durhams supérieurs à tout autre pour la boucherie, les Alderneys dont le lait est d'une richesse merveilleuse, les Herefords, les Devons, les Angus, etc., bons pour la boucherie et donnant en même temps un lait riche et abondant.

Dans l'état de la culture canadienne, le Durham, l'Ayrshire, l'Alderney sont les trois races qui paraissent le plus attirer l'attention, quoique ces trois races ne conviennent pas à la même situation. Le Durham est inférieur aux deux autres sous le rapport de la production laitière, mais il leur est infiniment supérieur pour la production de la viande. Dans un grand nombre de cultures cette race sera une des plus avantageuses pourvu que les pâturages soient abondants et que la nourriture d'hiver soit riche et variée. Nous ne tenons pas des vaches seulement pour la production du lait ; arrivée à un certain âge, la meilleure bête faiblit, son lait diminue et il devient nécessaire de l'engraisser ; alors si la vache appartient à une bonne race de boucherie, au Durham, par exemple, son engraissement sera très profitable. Il est vrai que dans cette race un grand nombre de vaches sont de médiocres laitières ; mais il s'en rencontre de très bonne et nous avons toujours la faculté de les engraisser avec profit pour la boucherie.

Si, au contraire, la culture ne permet pas de nourrir les animaux aussi exigeants que les Durhams ou si, dans la situation où l'on se trouve, la production du lait est de beaucoup préférable à celle de la viande nous pouvons améliorer notre race commune par des croisements avec l'Ayrshire et l'Alderney qui, comme races laitières l'emportent sur toutes les autres races.

Dans toute vacherie bien organisée, le cultivateur devrait pouvoir remplacer chaque année le dixième de ses vaches ; c'est-à-dire que si le nombre de ses vaches est de 30, chaque année il devra élever trois génisses provenant des meilleures vaches laitières du troupeau et en